

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tapin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

SOMMAIRE.

| | |
|---------------------------|---------------------------------------|
| Deux condamnations à mort | — Melchior Drachk et Alfred Debeauvy. |
| Chronique parisienne | — Spes. |
| Rationalisme de la misère | — Pierre Déchaud. |
| Chimie lyonnaise | — Gonzague. |
| Maison neuve à Lyon | — Chrysostôme. |
| Vie d'Armand Le Bailly | — Aristide Frémine. |
| Le problème des origines | — Rodolphe d'Isis. |
| Le Salon de 1867 | — J. Sévère. |
| Théâtres | — Alfred Debeauvy. |
| Les Petits Théâtres | — Léon Saint-Urbain. |
| Angelo, roman (suite) | — Stanislas Charnal. |

DEUX CONDAMNATIONS A MORT

Elle a été lugubre la quinzaine qui vient de s'écouler. Deux assassinats et deux condamnations à mort : voilà son bilan moral. A Paris comme à Lyon, pour venger la vie humaine et punir le coupable, la justice, souvent clémente du jury, a fait appel à la hache du bourreau, et deux têtes vont tomber.

Expiation sanglante et fatale ! plus rare de jour en jour, trop fréquente encore pour l'honneur de l'humanité.

Ils sont coupables, personne n'en doute. Mais quand la justice a fait son devoir, il reste aux moralistes libres penseurs à dégager la leçon de l'événement.

S'est-il jamais rencontré dans les fastes judiciaires une dégradation morale semblable à celle de cet assassin de 19 ans qu'a eu à juger la cour d'assises de la Seine ? Offert en pâture à l'avidité du lecteur dans un roman mélodramatique, ce type eût paru impossible. Il n'y aurait pas eu, d'ailleurs, une imagination capable de l'inventer. C'est la perversité et le cynisme s'étalant avec une stupéfiante effronterie. Il n'y a, chez cet être de 19 ans, que la croyance au mal et le désir ou le besoin des jouissances matérielles. Jamais il n'a pu se résigner au travail, jamais un sentiment pur n'a fait vibrer son cœur.

Epanchements de la famille, jouissances d'une affection vraie, satisfactions du devoir accompli, il ignore tout cela ; il n'éprouve aucun remords : son seul regret, c'est de n'avoir pu tuer et voler à son aise, c'est de n'avoir pas assassiné son père dont il méditait la mort depuis 18 mois. On ne sait comment définir le sentiment qu'on éprouve à la lecture de ce récit : c'est la stupéfaction, l'épouvante, l'horreur, et, par-dessus tout, la tristesse.

Est-ce donc là le hideux reflet de l'abjection de la nature humaine livrée à ses propres instincts ?

Est-ce exclusivement à la civilisation que nous devons les sentiments honnêtes, l'affection et la bonté, les jouissances morales ?

Qui oserait le soutenir ?

Il y a, inné dans le cœur de l'homme, le sentiment de l'amour, et la raison jaillit de son cerveau pour lui tracer la voie du bien, lui faire comprendre le plaisir de la sagesse.

Comment s'expliquer alors l'existence de ce criminel de 19 ans, dont toutes les facultés intellectuelles sont tournées vers le mal ?

Est-ce un défaut de l'organisme ? Est-ce un vice de l'éducation première ?

Pourquoi donc la science ne peut-elle répondre ?

Ne lui serait-il donc pas possible, en dehors des hypothèses et des erreurs de la phrénologie, d'obtenir, par l'expérimentation des faits, la cause de ces déviations de la raison, de cette perversité des instincts ?

Lui est-il donc interdit de parvenir à connaître quand les dispositions vicieuses de la nature sont susceptibles d'être corrigées et améliorées ?

Il est des chevaux vicieux que nul ne peut dompter. — Existe-t-il aussi des hommes indomptables ?

Ce qu'il faudrait surtout pouvoir préciser, c'est l'influence de l'éducation et de la sociabilité, déterminer le degré auquel cette influence peut parvenir sur un être donné.

Cet assassin de 19 ans, aux instincts pervers, n'aurait-il pas été amélioré par une éducation plus intelligente ? N'est-ce pas à la faiblesse ou à l'insouciance paternelle qu'est due sa dépravation ?

Il allait à la messe, il fréquentait les sacrements... mais il n'en est pas moins l'un des plus épouvantables criminels de notre siècle.

Trop de gens, hélas ! s'imaginent encore qu'ils ont accompli tous leurs devoirs d'éducation envers leurs enfants quand ils les ont envoyés à l'église aux heures prescrites par le curé. Ce ne sont pas les terreurs de l'enfer qui retiennent sur la pente du mal.

Faire parler la raison et guider le sentiment, voilà le devoir du père. — Ce n'est pas en suscitant des craintes imaginaires, mais en persuadant qu'on fait un honnête homme.

Mais le fait le plus instructif de cette horrible

histoire, c'est la preuve nouvelle fournie par les débats, que ceux qui donnent si facilement la mort ne la redoutent guère ; ils la préfèrent, et avec raison, à l'expiation lente, aux travaux forcés. Lemaire, malgré ses 19 ans, s'est efforcé d'aggraver sa culpabilité pour obtenir le bénéfice de la condamnation à mort, et il a remercié chaleureusement le jury.

Le gracier serait donc lui faire subir la véritable expiation de son crime.

Vis-à-vis de cet être si jeune, tout espoir d'amélioration est-il donc perdu ?

J'aimerais à voir tenter l'essai. — J'aimerais à ce qu'on s'occupât spécialement de lui, non pas comme un privilège inspiré par l'horreur du crime, mais pour réaliser une expérience. Jamais sujet mieux choisi.

D'ailleurs, si le crime est horrible, le spectacle de l'expiation est hideux.

Mon ami M. Debeauvy en a tracé le tableau.
MELCHIOR DRACHK.

Nous verrons alors des gens à figures sinistres rôder chaque soir autour de l'endroit fixé pour l'exécution ; d'autres, que les débats politiques ou les tournois littéraires ne sauraient passionner, ouvriront d'une main fiévreuse le journal annonçant le rejet du pourvoi ; d'autres, enfin, — et ce sont les plus infâmes, — vêtus à la dernière mode et fumant des *manilles* premier choix, répéteront, entre deux bouffées de tabac, des jeux de mots ignobles et de sinistres quolibets.

Et quand enfin le jour sera venu, quand les montants rougis de la hideuse machine seront prêts, les rainures huilées, le couperet soigneusement aiguisé, les charpentiers à l'ouvrage, les soldats l'arme au poing, le bourreau à la toilette du condamné, le confesseur à son poste, alors l'allégresse sera générale chez ces tigres à face humaine. Les habitants paisibles seront réveillés dès minuit par des chansons obscènes ; les rues de la ville ne seront plus désertes comme de coutume, et la foule, — car il y aura foule, — se précipitera vers une place unique comme pour un feu d'artifice ou l'ascension d'un aérostat. A cela près, seulement, que l'enthousiasme sera plus grand et l'esprit plus dépravé que pour ces fûtiles mais innocentes fêtes populaires.

Certes, dans la rue, la blouse dominera ; les senteurs écœurantes de la pipe en terre brûlée

rempliront l'air de miasmes fétides ; mais tout autour, dans l'embrasure trop étroite des fenêtres louées à prix d'or et retenues longtemps à l'avance, des figures apparaîtront, plâtrées et stupides, et grimaçant des sourires hébétés.

Les femmes sont toujours en nombre : les unes avides d'émotions inconnues, d'autres, ces déclassées qu'il faut plaindre tout en se détournant d'elles, exerceront en plein vent leur scandaleuse industrie. Cela s'est fait à Saint-Cyr, cela se fait partout en pareille occurrence, et la police est impuissante à réprimer ou prévenir de pareilles ignominies.

De ci, de là, quelque tête d'enfant dépassera le niveau de la foule : c'est tantôt un gamin à museau de fouine, enfant abandonné de la société marâtre, juché sur un réverbère ; tantôt une chevelure blonde, celle de l'héritier présomptif d'un brave homme venu là par curiosité.

Et tandis que cette populace ignorante et vile se consumera dans une attente fiévreuse et bruirra confusément, que deviendra le condamné dans la geôle.

Il m'a été donné une fois de voir, dans sa prison, l'un de ces criminels dont le peuple exécère le nom. On était à la veille du jour fatal, et Joannon, car c'était lui, comprenait déjà qu'il n'avait plus rien à espérer. Non, jamais je n'oublierai l'impression de tristesse profonde et, l'avouerai-je ? de douleur que je ressentis, lorsque, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée, cet homme nous affirma qu'il n'était pas coupable. Il me sembla que tout sentiment élevé n'était pas éteint encore dans cette âme tarée !

A d'autres plus parfaits de l'accabler ; je ne pouvais alors me dispenser de le plaindre.

Réveillé en sursaut par un greffier, traîné de sa cellule à la geôle, de la geôle à la chapelle, de la chapelle au réfectoire, de ce dernier lieu à la chambre de toilette, et de là à l'échafaud, le condamné souffre mille morts. Chaque coup de ciseau, coupant une mèche de cheveux, fait passer dans ses veines un inénarrable frisson ; chaque parole est un souvenir, chaque geste un regret, et pour le soutenir, pour le consoler dans ce suprême moment, il n'a près de lui qu'un prêtre placide, l'aumônier de la prison, qui fait son métier en conscience, mais ne peut guère dissimuler l'ennui qu'il éprouve d'un aussi cruel devoir à remplir.

Lui seul et le bourreau accompagnent le pa-

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

VII

CŒUR D'OR ET CŒUR DE MARBRE.

Six mois s'étaient écoulés.

A Florence, une illumination extraordinaire faisait ressortir les proportions monumentales du palais ducal.

Sur les terrasses de cet édifice, ombragées de platanes, décorées de vases et de statues, circulait la fine fleur de l'aristocratie.

Nous retrouvons à cette fête Angelo avec son protecteur le comte de Torre-Alba.

— La principessina est venue à cette fête, dit Angelo au comte ; réussirai-je à lui parler ?... Son frère le colonel Sigismond ne la quitte pas ; c'est l'ombre unie à la statue... Oh ! un instant d'entretien avec elle, seule à seul, et après, mon Dieu ! fais de moi ce que tu voudras !

— Vous aurez votre entrevue avec la principessina, dit le comte ; quant à son frère, je m'en charge !... Mais, après...

— Après ?...

— Vous m'appartenez corps et âme. Mais pourquoi m'avoir caché si longtemps vos souffrances, à moi, votre ami ? Depuis que nous avons été séparés, rien dans vos lettres ne m'en a fait confidence. Il y a deux mois, je vous retrouve à Florence ; je lis sur votre front les ravages de votre cœur, et...

— Pardonnez-moi, répondit Angelo. Hélas ! de quoi dépend la destinée ? d'un rayon qui nous luit, d'un souffle qui nous mène ! Et surtout qui peut expliquer les contradictions de cet organe imparfait qui palpite dans le sein de la femme ?

— Les femmes sont changeantes ; c'est un livre scellé que leur cœur, un sombre dédale ; d'ailleurs, le monde entier, grâce à elles, est au supplice de Tantale : Hermione fuit Oreste ; Andromaque, Pyrrhus ; Didon, Iarbas ; et la bergère de Théocrite, le pauvre pâtre.

— Lors de mon départ pour la France, son âme s'était ouverte pour recevoir la mienne, aujourd'hui elle veut que ce soit un souvenir qui demande l'oubli. Mon Dieu ! les annales du cœur ne s'effacent jamais ! Depuis mon retour, je n'ai plus trouvé la principessina, chez elle ou dans le monde, qu'entourée d'une société brillante ; et plus rien qu'une réserve froide et cérémonieuse.

D'où peut venir un changement si prompt ?... Je m'y perds... Pourquoi, après le ciel, l'enfer ?... Le repos, l'honneur de ma vie exigent que j'obtienne d'elle une explication.

— Allez lui dire cela... elle vous répondra que votre repos et votre honneur n'ont jamais été compromis que dans votre imagination... Vous trouvez la conduite de la principessina incompréhensible ?... Elle est toute naturelle : elle a pu d'abord, cette fille de prince, se laisser aller à jouer un rôle dans une *élégie* d'amour ; mais son frère, le colonel Sigismond, revenu en Italie après la mort du père, son frère, cet Autrichien dans l'âme, instruit certainement de vos rapports avec sa sœur, a mis à profit votre absence : et, grâce à lui, la principessina s'est bien vite souvenue qu'il y avait entre elle et vous... pauvre ami, vous ne vous en étiez jamais douté ; quoi ? parbleu ! un nom illustre et de grands souvenirs historiques ! — Vous avez tendu encore la main à cette jeune femme, et elle a tourné la tête pour vous montrer du doigt dans le lointain du passé, toute cette garde prétorienne de souvenirs qui l'escorte : elle vous a tenu à distance depuis. C'est que vous avez pénétré assez avant dans son cœur pour y rencontrer l'affection, pas assez pour y rencontrer le sacrifice. Vous caressiez la vague espérance de recouvrir de votre nom plébéien le nom de Commène !... Dans votre orgueil d'artiste, vous croyez peut-être que des titres ne valent pas plus

que des chefs-d'œuvre !... Les siècles se sont accumulés sur les siècles, et les générations ont mêlé leurs cendres aux cendres des générations éteintes ; mais le temple des préjugés est resté debout !... Vous vous êtes laissé aller aux séductions de cette trompeuse égalité que les circonstances fondent sur le sable ; les plus habiles s'y sont laissé prendre : le Tasse ! Voltaire !... La leçon du réveil est terrible ! Vous osiez rêver quelque chose de bien autrement impossible que la réputation : amour dans un palais !... Le Tasse, qui ne sut pas compter avec l'orgueil et le rang, recolta le dédain, la prison et la folie ! Eléonore jeta son blason entre elle et lui, le jour où l'imprudent laissa trop éclater son cœur. — Eh bien ! maintenant qu'espérez-vous ?

— Rien ! J'ai trop souffert pour espérer encore !... son dédain, je ne le subirai pas.

— Ecoutez, Angelo : vous avez épousé une passion funeste et sans espérances possibles ; vous vous êtes ouvert des abîmes qui vous engloutiront, si vous ne reculez devant l'avenir. Essayez de tuer le souvenir par l'absence. Pour l'amour, c'est comme pour la fièvre : il faut changer d'air, il faut partir...

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

ERRATUM. — Feuilleton du n° 7, page 1, colonne 2, ligne 26 au lieu de : le tableau à votre compte, lisez : pour votre compte.

tient pendant le fatal trajet. Si des cœurs amis battent encore quelque part pour le pauvre déclassé de la vie et pleurent sur son destin malheureux, cette consolation dernière de suivre son convoileur est même interdite. Partout où son regard s'arrête, il ne rencontre que des gens inconnus, dont les regards moqueurs et les rires sardoniques paraissent vouloir insulter davantage à son malheur.

Il semble, à voir cette foule grimaçante, qu'on assiste à ces fêtes du cirque où les Romains de la décadence livraient leurs esclaves en pâture aux bêtes fauves.

O le noble et grand spectacle pour des hommes libres ! La belle action pour des cœurs généreux, que d'aller se repaître de supplices, se grieser de honte et de sang !

Ce coupable que les hommes ont jugé, qui va bientôt payer de la vie sa folie et son crime, qui sait s'il n'a pas assisté à de pareilles expiations ? Qui peut affirmer que ce n'est pas l'oleur du sang, répandu en sa présence sur la place de Grève ou sur le champ de bataille, qui réveilla chez lui les instincts bestiaux dès longtemps endormis ? Qui sait si ce n'est pas là qu'il est venu apprendre à crânement mourir sur l'échafaud ? Oh ! s'il était possible de fouiller le cœur humain dans ses replis les plus secrets, de scruter l'origine première de toutes choses, combien plus nous aurions honte de semblables spectacles.

ALFRED DEBEAUCY.

CHRONIQUE PARISIENNE

On a pu lire dans les journaux de toute dimension de la capitale et de la province que la grande préoccupation à l'occasion de la rentrée des Chambres, a été, côté des dames, de savoir quelle toilette portait l'Impératrice. Et l'étonnement que procure aux rédacteurs la frivolité féminine est, on en conviendra, un peu naïf.

Les queues de zibeline ont été mises à l'ordre du jour. Espérons qu'au lieu de les semer sur les robes on les portera bientôt plus haut. N'est-il pas de bon goût, dans notre pays, d'être toujours plus royaliste... non plus impérialiste que... l'impératrice.

« Quand j'aurai la queue à la tête
« On me prendra pour un pacha ! »

a déjà dû se dire chaque Française. En tout temps la femme a voulu embellir la mode, mais jamais le grotesque de l'imitation exagérée n'avait été poussé si loin. Aussi quelle génération de femmes intelligentes nous possédons. Elles ont vraiment toutes les grâces de leur sexe !

A ce point qu'en regardant les gravures de modes d'il y a vingt-cinq ans et plus, on est tout surpris de s'avouer que le ridicule de ces accoutrements serait de beaucoup préférable pour le sexe féminin aux ébouriffantes inventions du jour : coiffure cornes-de-bélier, brodequins bottes-de-gendarme, harnachements Benetton, innovations chinoises et ceintures demi-terme....

Pour Dieu ! mesdames, vous êtes déjà assez déformées moralement par le double carcan d'une civilisation hypocrite et mercantile et des idées de sacristie ; n'achevez pas de dégouter de vous vos derniers chevaliers, s'il en reste. L'idéal du beau en l'an de grâce 1867, c'est le demi-terme de la grossesse. Horreur !!!

La seule femme qui ait encore quelque idée pour s'habiller, je suis fâché de le dire, c'est l'étudiante du quartier Latin. Pourquoi ? Parce qu'elle se contente d'une mise à peu près collante, et que les formes qu'elle laisse deviner sont préférables à tous ces affublements de crinolines, de pantalons et de jupes qui ne disent absolument rien, même aux amateurs de caricatures.

Ainsi, mesdames, un bon conseil : Vous n'êtes ni des impératrices, ni des princesses ; au lieu de vous efforcer si maladroitement d'imiter leurs costumes, préoccupez-vous un peu plus de ne pas faire concurrence à la race des singes. Ayez au moins le courage de ne pas vous rendre affreuses, que diable ! ou bien alors embéguinez-vous.

La première représentation des *Locataires du troisième* a eu lieu aux Variétés. Four complet.

L'Ambigu a donné le *Maxwel* de M. J. Barbier. Cette pièce est un pastiche bien pâle du *Juge*, de Mercier, et du *Monomanie*, de Charles Duveyrier. Vieilles ficelles ! effets mélodramatiques à dormir debout !
Interprétation très-ordinaire.

Notre ami et collaborateur Barrillot entre au *Courrier français*, qui va publier de lui des satires politiques. Le moment est favorable pour ressusciter la *Némésis*.

Philippe a eu son continuateur. Dimanche, 24 février, une *belle de nuit* du quartier Bréda, connue sous le nom de la *Grande-Camille*, a été assassinée dans son appartement, rue Notre-Dame-des... non, Je Lorette. On a trouvé, le lendemain, le corps baigné dans le sang, la gorge ouverte d'un coup de couteau. Les serrures des meubles avaient été forcées, et le désordre des tiroirs indiquait que le vol avait été le mobile du crime.

La pauvre fille était rentrée la veille fort tard, avec un individu assez bien mis, qu'on n'a pas revu.

Quelle ignoble et barbare lâcheté que ces assassins de filles ! Pour l'appât de quelque argent, de quelques bijoux, que ces malheureuses créatures ont trop chèrement achetées au prix de leur dégradation ! L'assassin sait qu'il égorgera facilement, pendant son sommeil, sa victime confiante qui se sera livrée à lui sans défense. Et si elle se réveille et jette des cris, il y a cent chances contre une que personne ne viendra à son secours.

Le crime pour le gain le plus abject ! le crime sans courage ! le crime allié à la pire de toutes les barbaries !

C'est assurément là un des signes caractéristiques de notre temps.

M. Charles de la Varenne vient de publier une brochure politique avec ce titre : *Gare aux Barbares !* Et cette épigraphe de M. Emile de Girardin : *Jamais, depuis 1815, la situation n'a été plus grave.*

L'ouverture de l'aristocratique *Théâtre-Rossini* va être un fait accompli. On dit beaucoup de bien des deux pièces de M. Moreau de Bauvière, dont la première représentation aura lieu ce soir-là.

A propos de Barrillot : Dernièrement le compositeur Pugno rencontre le poète et lui demande des paroles pour sa musique.

Barrillot lui écrit : *Venise libre ou Amour et Liberté*. Qu'aurait-il pu trouver de mieux pour inspirer un Italien ?

A quelques jours de là, Barrillot voit arriver chez lui un vieil ami avec un petit sourire délicat et malin... Il n'attend pas même de l'avoir salué pour lui dire : « Enfin, vous êtes donc parvenu à nager dans les eaux du pouvoir ! »

— Mais je ne m'en suis pas aperçu, ni ma bourse non plus.

— Et votre dédicace à S. M. Napoléon III ?

— Je suis inconnu des souverains et je n'ai jamais eu la puérilité de croire qu'ils auraient le temps de faire attention à mes dédicaces.

— Vous ne voulez donc pas l'avouer ?

Et l'ami montra la fameuse romance : *Venise libre*. Il fallut bien reconnaître qu'il y avait la dédicace.

Et M. Barrillot de s'écrier : — Décidément, les Italiens sont intelligents ! M. Pugno aurait pu se contenter de dédier la musique, mais il a voulu m'associer à son inspiration et à sa flatterie.

Seulement, je ne voudrais pas qu'on me supposât la naïveté de croire que j'espère ou que je sollicite quelque chose à l'aide d'une romance, comme un chanteur de rue.

SFES.

CONFÉRENCE SUR LE RATIONALISME DE LA MISÈRE

Messieurs, votre empressement à vous rendre ici me comble de satisfaction. Je ne vois pas de dames ; auraient-elles soupçonné que je dusse parler d'elles ? Les femmes préconçoivent avec tant de justesse.

Ce matin, j'ignorais encore sur quoi j'eusse à vous entretenir ; on est venu me tirer d'embarras. J'allais partir, canne sous le bras et cravate blanche, comme il convient à un conférencier, on sonne, j'ouvre, c'était une femme ni jeune ni vieille, trente-cinq ans à l'œil nu.

— Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Parlez, madame.

— Demoiselle !... s'il vous plaît. Les hommes, voyez-vous, ah ! les hommes !...

— Passez le couplet. Que desire mademoiselle ?

— Vous parler de mes malheurs. Voici de rapides mémoires que j'ai rédigés et que je vous confie.

— Merci, mademoiselle.

— Vous les lirez ?

— Certainement.

— Et n'en parlerez à personne ?

— Oh ! pour cela... je vous assure...

Elle s'adressait à bonne enseigne ! A-t-on jamais vu conférenciers, pipelets ou journalistes tenir un secret, surtout un secret chargé, cacheté et recommandé ? Le contraire serait le renversement de l'ordre des choses, les journalistes courraient aux barricades.

Ainsi, messieurs, cette séance se bornera à une simple lecture. Je tousse, crachons et écoutez.

MÉMOIRES DE CATHERINE.

Je naquis à Dizimieux (Isère), vers l'an 1832 ; j'avais beaucoup de frères et de sœurs ; de temps en temps il en mourait, de temps en temps il en venait ; je n'en sais plus le nombre. Nous possédions une assez grosse maison, moitié pierre, moitié pisé ; un jardin planté d'arbres mal peignés, un grand champ et un petit bois qui commençait vers la route et se terminait au tribunal ;

nous avions aussi bœufs, vaches, cochons, chèvres, moutons, poules et renards. J'étais l'aînée de la famille.

Une mienne tante m'avait voué une certaine affection que partageait un mien cousin, fils d'un oncle perdu dans notre arbre généalogique. Ma tante était une vieille fille très-petite, très-laide et très-bonne ; elle avait un œil qui regardait brûler la Champagne du côté de la Normandie.

Souvent elle me disait : — Tu vas avoir tes seize ans à la Chandeleur, ma Catherine, ton cousin François n'a plus que trois ans de service à achever, il va rentrer au pays ; il ne faut pas en sortir, toi ; j'ai du bien, il sera pour vous deux, aussitôt que M. le curé m'aura dit que le bon Dieu est prêt à me recevoir. — Jérépondais oui, je pensais non ; un grand désir de voir Lyon m'obsédait nuit et jour.

Ma mère nourrissait des enfants de la ville. De temps à autre, un monsieur et une dame venaient visiter leur petit : c'était des cadeaux, des embrassades, toute sorte d'embarras. Monsieur menait papa à l'auberge, madame était folle de son chérubin, qu'elle tripotait à lui donner la diarrhée ; et puis elle portait un chapeau avec des fleurs inconnues, une robe de quoi m'en faire quatre et de petites pièces blanchettes dans une filoché. Tout cela grandissait mon rêve.

Papa s'empressa de combler mes vœux, autant par tendresse qu'afin de se débarrasser d'un enfant ; il me trouva un maître d'apprentissage, et, un beau matin, me voilà sur mon départ.

Ma mère me recommanda d'être sage et fit un grand signe de croix ; mes frères me regardèrent bêtement, les mains derrière le dos ; ma tante m'accompagna jusque vers la cure, me donna quarante sous, un chapelet et une paire de bas, pendant que Pâcou, notre grand chien jaune, tournait autour de moi, pleurant comme une bête, me léchant les mains et mordant mon tablier pour me retenir ; son regard intelligent semblait me dire : — Reste donc, ou vas-tu, petitefolle ?... Les champs c'est la liberté et la vie, vois comme je jappe et cours en plein air, sans muselière, sans crainte de la boulette municipale. — Mon père lui envoya un grand coup de pied. Pâcou rentra au village la tête basse et la queue traînante : il s'est retourné deux fois.

Nous marchâmes sur Lyon, papa avec son bâton et le nez au vent, moi, tenant d'une main mon paquet et de l'autre mes souliers.

II

Depuis sept à huit mois j'étais en apprentissage chez un chef d'atelier tisseur. J'apprenais... quoi ? A faire la soupe sans beurre, à balayer, à secouer des grabats sur lesquels ma chèvre eût refusé de se coucher. Aussitôt levée, aussitôt deux seaux pendus aux bras ; commission par là, courses plus loin ; sottises en partant, insultes en rentrant. Jamais un mot affable, un sourire, point de répit : — « Les pelures de pommes de terre sont trop épaisses, fainéante !... Voyez-vous la gourmande qui mange le trognon du chou ! » — Toute la sainte journée tombait sur moi une averse de vilaines expressions, des mots à faire sauver un gabier de la marine impériale ; l'ordure était la joie de l'atelier, les compagnons s'y dégrassaient. Des illustrations à la craie, qui se moquaient de l'outrage à la pudeur, ornaient la porte du palier : c'était l'enseigne de la maison.

Quand, le samedi, on avait rendu une coupe, le lendemain, à deux heures, l'atelier devenait désert, tout le monde partait en nocce. Les murs respiraient. Moi, je m'asseyais dans un coin, à côté du chat ; je pensais que je n'avais plus que trois ans et demi de misère à trainer, et, la tête sur mes genoux, je pleurais en songeant à Pâcou et à ma tante Myette.

Le patron et la patronne se trouvaient être justement le monsieur et la dame qui allaient voir le vilain singe que ma mère allaitait. Qu'il y avait du rabais, bon Dieu ! Madame était grande, sèche, malpropre, gueularde et bégueule ; les enfants, pleurards et batailleurs. Le patron, lui, c'était le coq de la basse-cour, avec une tête comme un modèle de pipe ; très-orgueilleux de sa grosse petite personne, il se croyait savant et parlait de tout : histoire, géographie, musique, démocratie, mécanique, émancipation de la femme, etc., etc. Il proclamait l'accordéon l'empereur des instruments et fabriquait un élixir spécial.

Les blagueurs réussissent au moins une fois, quand ce n'est pas constamment. Malgré le triste sort que j'étais venue chercher dans ce

tandis, je ne laissais pas d'être assez bien tournée. Un dimanche que j'avais pu me faire assez proprette, pour aller aux offices, mon patron me regarda, ses petits yeux brillaient. — Catherine, me dit-il, je vous ai toujours aimée comme mon enfant, je veux vous acheter une robe, un mouchoir ; demain vous ferez des cannettes et dans huit jours vous monterez sur le métier : Pierre ira chercher l'eau — Et ses petits yeux lançaient des éclairs. Vieille crapule, va !...

Cannettes, robe, mouchoir, métier, j'eust tout, et pas mal fière que j'étais ! Un pauvre garçon, doux comme du miel, bon comme le pain blanc, achevait son apprentissage ; j'étais de sa part l'objet d'une foule de complaisances. A chaque coup de battant, il poussait un gros soupir à mon adresse. Un jour, sur le carré, il me dit : — Si vous voulez, Catherine, à la fin de votre temps, nous nous marierons, je vous attendrai ; j'ai de l'argent au pays de quoi monter deux métiers de taffetas... et puis je vous aime bien... — Il avait l'air si naïf en me parlant ainsi que je lui ris au nez : mon patron, c'était autre chose, lui, il avait de l'esprit, et puis il voulait l'émancipation de la femme.

A quelques mois de là, ma robe neuve sembla se rétrécir, bientôt je ne pus plus la mettre... Je sortis de la maison et j'allai consulter une cousine établie à Lyon, revendeuse de gages, qui me donnait quelquefois des nouvelles de chez nous. J'y trouvai une lettre de ma tante qui me disait :

« Tout le monde se porte bien. Je me suis crevé l'œil droit en traversant une haie. Ton père est malade d'un procès qu'il a perdu ; mais il le recommencera. François a attrapé une balle arabe avec la cuisse qu'il pense ramener, toute guérie, à la fin de son congé. Un loup, cet hiver, nous a égorgé deux moutons et un veau ; j'avais cependant mis dans l'étable un ciérge béni. Faudra revenir quand François y sera : tu sais que tout mon bien est pour vous deux.

« Pâcou vient me voir souvent depuis ton départ ; cette pauvre bête a l'air de me demander de tes nouvelles ; alors je lui présente un morceau de papier écrit : comme il ne sait pas lire, il le lèche. Ecris donc.

« Ta tante Myette. »

PIERRE DÉCHAUT.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE LYONNAISE

Enfin, nous voilà à peu près rassurés. Nous pourrions continuer à vivre !

La future loi sur la presse maintiendra l'affranchissement du timbre pour les journaux non politiques.

Ce n'est pas précisément ce qu'avaient espéré ces délégués de la presse départementale qui se sont réunis en congrès, à Paris, ni cet excellent journal qui leur a servi d'organe à Lyon : le *Salut Public*.

Ces messieurs, pour prouver leur libéralisme, n'avaient rien vu de mieux à faire que de demander, sans oser le dire, la mort des journaux non politiques.

Ecoutez le récit du *Salut* :

« En ce qui concerne les journaux non politiques, le congrès est d'avis qu'affranchir du timbre ceux de ces journaux qui paraissent moins de trois fois par semaine, serait ouvrir la porte à de graves abus. »

Je crois bien, ils continueraient à faire concurrence, dans une certaine mesure, aux journaux de ces messieurs. La boutique avant la liberté que diable !

Et le *Salut Public* de faire remarquer avec empressement que les conclusions du congrès sont les siennes. C'était bien inutile à révéler. On connaît la dose de générosité du journal des annonces. — Le timbre pour tous, — mais les annonces !...

Ce sera donc éternellement l'exemple que nous donneront ces amis du progrès, qui pratiquent la liberté en s'arrogeant le monopole et la fraternité en tuant leurs confrères !

Il y a longtemps que ces habiles diplomates de la grande presse départementale ont laissé voir leur chagrin à l'éclosion des journaux littéraires ou autres.

Ils y rencontrent quelquefois l'esprit et la gaieté qui leur manquent, des railleurs qui se divertissent à leurs dépens et qui ont la plume assez bien taillée pour leur répondre. Aussi avec quelle persévérance de dédain ils s'abstiennent d'en parler !

Allons ! bon *Salut public*, généreux confrère, continuez à demander le timbre ou la mort des petits journaux, vous devez être désireux de ce succès, il manque à votre gloire.

Aide-toi le ciel t'aidera, vous l'avez dit.

On lit dans la *Libre Conscience* :

« Le *Réveil*, dans sa chronique lyonnaise, nous apprend que l'honorable professeur de philosophie au Lycée de Lyon, M. Gunet, vient d'obtenir sa retraite. »

Et il cite l'appréciation que nous avons faite

des idées libérales du philosophe rationaliste ; puis il ajoute :

« Nous remercions, quant à nous, le Réveil des paroles sympathiques et vraies qu'il émet sur M. Guinet. Nous avions déjà pu apprécier, dans d'intimes correspondances, le caractère élevé et droit du philosophe et nous savions déjà que les principes affirmés dans notre journal étaient chers à M. Guinet. Nous espérons que si l'enseignement l'a perdu, la philosophie rationaliste pourra compter sur celui qui, hier encore, était le professeur aimé et éminent du Lycée de Lyon : qu'il vienne combattre avec nous et ce sera un beau jour pour nous. »

Je le crois certes bien !... Tous les livres penseurs sont heureux de le compter dans leurs rangs, et il n'est pas un journal non ultramontain qui ne s'empresse de lui offrir toutes les colonnes de sa rédaction.

Ce serait un beau jour pour la Libre Conscience que de voir M. Guinet au nombre de ses combattants, que serait-ce donc pour le Réveil ?

GONZAGUE.

MAISON NEUVE A LYON

Enfin l'œuvre de M. Sardou s'apprête à affronter la rampe lyonnaise.

Maison neuve sera jouée lundi. Quel que soit le sort réservé chez nous à cette pièce, assez connue maintenant pour qu'il soit inutile d'insister sur les principes qui s'y manifestent, nous dirons ceci :

Quand on a écrit les *Vieux Garçons*,
Quand on a écrit la *Famille Benoiton*,
Quand on a écrit *Nos bons Villageois*,
On n'a pas besoin de faire *Maison neuve* pour apprendre au public comment on se joue des choses sacrées et respectables auxquelles l'écrivain ne peut toucher d'une plume légère.

Nous ne pouvons condamner M. Sardou au nom des principes sociaux méconnus ou violés ; mais nous avons le droit de flétrir son théâtre au nom de la morale et du bon goût outragés.

La société que nous montre ce monsieur dans sa lanterne magique dramatique en nous disant : « C'est la vôtre ! », nous la répudions.

Non, ce n'est point là la société moderne. Si mauvaise, si abaissée, si dépravée, si malheureuse qu'elle puisse être, ce sont là tout au plus les mœurs d'une coterie infime, lazaret autour duquel il est bon d'établir le cordon sanitaire du silence.

Qu'en pensera le public ? Applaudira-t-il comme c'est son droit et comme le désire M. D'Herblay.

Nous ne le savons. Quant à nous, nous sifflons l'auteur, comme c'est notre devoir, parce que nous connaissons les antécédents et que nous avons vu représenter cette dernière œuvre.

Quand des hommes illustres, immortels génies dont le monde s'honore, ont été sur la scène les travers de leur époque ou les vices de l'humanité, c'était pour les conspuer et les fouetter aux yeux de la foule, les frapper d'une marque publique de mépris, non pour les farder, les parer, les rendre acceptables.

Entre les mains du célèbre faiseur, la boue devient presque propre, la pourriture est élégante et le fumier sent bon.

M. Sardou, votre genre vous échappe, Dieu merci ! Il a vieilli vite, ou plutôt, produit bâtarde d'une civilisation trop hâtive, il n'a jamais été jeune.

Vous avez essayé de faire alors *Peau*... je veux dire *Maison neuve*. Cela n'a pas pris.

C'était votre dernière ressource. N'en parlons plus... Et cachons ce cadavre.

CHRYSOSTOME.

Nous commençons aujourd'hui pour la continuer sans interruption, la publication d'une étude remarquable et inédite sur l'infortuné Armand le Bailly.

Ce n'est point le récit des tribulations mercantiles ou des passions banales de la vie actuelle, c'est l'histoire vraie d'un poète consacré par la jeunesse, le travail et le malheur. — Triste sujet, peut-être, pour les réalistes du jour, œuvre intéressante pour les hommes de cœur, les amoureux de l'idée et du sentiment.

Ce travail n'a point été spécialement écrit pour le Réveil. — Il était terminé bien avant l'apparition du journal et il devait être publié en volume, mais notre ami M. Aristide Frémine a bien voulu nous le confier. Nous sommes certains que nos lecteurs feront à cette œuvre aussi littéraire qu'émouvante le plus sympathique accueil.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

Auteur d'*Italia mia*, des *Chants du Capitole*, d'une vie d'*Hégésippe Moreau*, etc., etc.
Décédé à l'hôpital Necker, le 4 septembre 1864.

... ibi tu calentem
Dobit sparges lacrymā favillam
Vatis amici.
HORACE.

A MM. ARSÈNE HOUSSAYE, ERNEST LEGOUVÉ
ET LOUIS RATISSONNE.

Permettez-moi, chers poètes et maîtres, d'évoquer à vos yeux la pâle figure de ce jeune homme infortuné qui passa frêle et rapide comme un fantôme, en jetant au vent quelques chants qu'on

aurait cru sortir d'une poitrine plus forte, que vous avez secouru, consolé, aimé dans son existence agitée et qui, depuis dix mois s'est tû et se repose dans la mort.

Quelquefois, au fond de l'un des étroits vallons qui ravinent nos falaises, on rencontre un ruisseau. Il sort petit et clair d'une fontaine, sur un doux lit d'herbes, puis la pente l'entraîne ; il bondit, il écume, il va brisé aux roches qui hérissent son cours, battu, tourmenté, limpide pourtant. Bientôt le versant se fait moins rapide et alors, un instant, quelques pas seulement, le ruisseau coule plus lent, serpente avec des bruits joyeux parmi quelques touffes d'iris. Mais voilà qu'un banc de rochers anguleux, qui bordent la côte et surplombent au-dessus de la mer, se dresse et s'étend devant lui. Il entre au milieu d'eux par une fracture étroite et disparaît. Noir, déchiré, plaintif il se glisse, tourne, ronge la pierre et soupire dans l'ombre ; enfin un rayon du jour pénètre jusqu'à lui et il paraît à l'extrémité du ténébreux labyrinthe ; mais l'Océan et l'abîme sont là, béants, et l'engloutissent à jamais : telle fut à peu près la vie du pauvre poète bas-normand. Je l'ai racontée fidèlement et pieusement. J'ose vous offrir mon livre, si indigne qu'il puisse être ; bien plus, je me persuade qu'il vous sera agréable, car, si vous avez l'esprit grand, vous avez le cœur bon, et c'est avec le cœur que vous le jugerez.

ARISTIDE FRÉMINE.

Paris, 5 juillet 1865.

INTRODUCTION.

A quoi bon ce livre ? Nous nous adressons, en le commençant, cette question, cette critique plutôt, que ferons tous ceux qui n'ont pas connu le pauvre poète, et ceux-là même qui l'ont connu. Certes, nous le savons, son nom n'est pas de ceux qui attirent ; il est pâle, il a été porté peu de jours, prononcé par peu de bouches, il ira tôt rejoindre dans le néant des sons évanouis, ces appellations convenues qui ont désigné chaque personnalité humaine, plus nombreuses et plus disparues que les feuilles tombées des bois. Nous n'ambitionnons pas de créer au défunt une réputation posthume ; nous en avons, si cela est possible, encore moins le désir que le pouvoir : celle à la conquête de laquelle il est mort suffit. Nous ne voulons pas davantage apitoyer le passant sur un nouvel Hégésippe Moreau. Les larmes de la foule sont rares, l'homme est voué au travail et il est dur. A chacun sa vie : le poète n'a pas besoin des pitiés vulgaires. Au moment où la famille se retire de lui, où, par suite, il doit veiller à subsister sans ce secours, s'il n'a pas le pain quotidien assuré et persiste quand même à s'abandonner aux aspirations qui le possèdent, sa destinée retombe sur lui. Les jours de dur labeur et les jours de loisir, les rues boueuses et les champs verts, l'oubli et la gloire, la misère et la vie facile, un toit de famille et l'hôpital, tout cela lui appartient ; il ne doit compte à personne de ce qu'il a fait, et personne n'est obligé à le plaindre de ce qu'il a voulu. Nos désirs se bornent donc à raconter ici une vie d'homme ; c'est chose moins prétentieuse et peut-être aussi attachante qu'une peinture générale de la vie humaine, comme on en propose tant.

Et maintenant, disons-le hardiment, l'existence d'un poète a droit à l'intérêt des autres hommes, car la poésie (cela a été répété si souvent qu'on n'y pense pas) est un présent et un pouvoir d'une grandeur et d'une sainteté suprêmes. Tout idéal, c'est-à-dire toute vérité haute est en elle, ou plutôt est elle ; elle est l'esprit et la raison des arts ; elle est l'harmonie de ce qui existe et, seule, elle a parfois la vision des choses à venir. Or, quelques-unes de ces manifestations s'étaient réellement produites en celui dont nous allons parler ; et il y a quelque curiosité généreuse et utile à voir comment il porta son double fardeau d'homme et de poète. Les mélancoliques lamentations ne conviennent pas à notre époque ; nous en serons sobres, étant assez de notre temps. Nous l'avouons toutefois, ce n'est pas sans quelque triste complaisance que nous redemanderons au passé quelques heures d'un souvenir poignant et doux ; mais qu'on se rassure, ces heures-là seront rares. La vie fut âpre au défunt ; il dut lutter contre elle sans attendre trêve ou merci ; elle lui accorda peu de bons jours ; en revanche, il montra devant elle peu d'attendrissement, et n'en eut même pas devant la mort. Plus nous examinons cette existence courte et fatiguée, et plus nous nous persuadons qu'en la racontant il nous faudra penser plus souvent à l'homme qu'à l'ami.

ARISTIDE FRÉMINE.

Paris, le 1^{er} décembre 1864.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES (Suite)

Je ne veux pas réfuter, il faudrait un volume. Mais j'ai hâte de m'écrier que je ne suis pas satisfait.

Qu'on remonte aussi haut qu'on voudra, à l'aide de la science, la série des faits qui se sont succédés, il y aura toujours un fait primordial dont les autres sont sortis. Or, qui a produit ce fait primordial ? la force, — une force active ; — la nécessité, une nécessité logique. — Mais alors vous déplacez la question sans la résoudre. — Cette force active, qu'est-elle ? D'où sort-elle ? Cette nécessité qui est la loi génératrice des phénomènes, d'où vient-elle, où a-t-elle pris sa puissance ?

Sans le vouloir vous faites de la métaphysique, et votre métaphysique n'est pas plus compréhensible que l'autre. J'aime autant trouver à l'origine des choses une intelligence créatrice donnant au monde des lois immuables que d'y rencontrer une force incompréhensible qui ne peut être qu'une autre manière d'appeler Dieu.

Maintenant que signifie ce que vous appelez une quantité pure et d'où la nature est sortie nécessairement ?

Est-ce une quantité matérielle ? Mais il faudra alors pour résoudre la question des origines nous faire connaître l'origine de cette quantité.

Direz-vous que cette matière est éternelle qu'elle n'a pas eu de commencement ? qui vous l'a appris ?

Les sciences que vous invoquez sans cesse en ont-elles établi la preuve ? Votre affirmation n'est qu'une hypothèse qui n'est pas moins difficile à comprendre que celle de l'éternité de Dieu.

S'agit-il donc d'une quantité abstraite, immatérielle ?

Comment concevoir alors le passage de l'abstrait, de l'idéal au réel ?

Vous repoussez le Dieu esprit créant la matière, et vous admettez la quantité immatérielle idéale, autrement dit esprit, se transformant en matière par sa seule puissance.

Franchement il valait mieux imiter complètement le positivisme et reconnaître l'impossibilité d'expliquer l'origine des choses.

Il faut donc chercher ailleurs la solution du problème.

Il est impossible, même dans cette courte revue de ne point parler de M. Renan et de son école. Il n'est pas à cette heure de philosophie plus populaire. Il le doit, sans aucun doute, à l'influence de son œuvre, au charme mystérieux qu'il sait répandre sur les idées, à son adroite diplomatie des demi-mots, des réticences, des sous-entendus, à la coquetterie aristocratique de son style et de ses allures d'écrivain, au mysticisme sentimental de certains passages, à l'adoration qu'il manifeste souvent pour les choses saintes qu'il veut détruire ; mais il a eu aussi la bonne fortune d'exciter jusqu'au délire les colères de l'intolérance religieuse des sectes chrétiennes.

Et le fanatisme clérical a le privilège de donner la célébrité à ses ennemis.

Or, quelle est l'opinion de M. Renan sur la divinité ?

Il est peut-être difficile de la bien saisir, car on s'est volontairement abstenu de la bien préciser.

M. Renan nous affirme que tous les grands esprits ont une horreur instinctive pour les formules qui tendent à faire de Dieu quelque chose.

« Refuser de déterminer Dieu, dit-il, (*Avenir de la Métaphysique*) n'est pas le nier ; cette réserve explique plutôt l'effet d'une profonde piété, qui tremble de blasphémer en disant ce qu'il n'est pas. Les théories les plus abstraites sur la divinité sont des symboles à leur manière. Toute phrase appliquée à un objet infini est un mythe, elle renferme dans des termes limités et exclusifs ce qui est illimité... La tentative d'expliquer l'ineffable par des mots est aussi désespérée que celle de l'expliquer par des récits ou par des images. La langue condamnée à cette torture proteste, hurle, détonne ; chaque phrase implique un hiatus immense. Toute proposition appliquée à Dieu est impertinente, une seule excepté : *Il est* »

« L'infini, dit-il ailleurs, (*Études d'Histoire religieuse*, préface, 49) ne saurait être renfermé dans un système. Comment l'esprit humain saisirait-il, comment la parole rendrait-elle ce dont l'essence est d'être ineffable ? Mais cette impuissance même du langage et de la raison pour épuiser l'idée que nous nous formons du monde divin, n'est-elle pas la plus grande marque d'adoration et l'acte de foi le plus significatif ? »

Dans un autre passage parlant du sentiment moral froissé par les grandes injustices, il affirme qu'il ne peut voir Socrate buvant la ciguë, Jésus en croix, sans admettre Dieu.

Enfin, dans la brillante péroraison qui termine son livre, l'*Avenir de la Métaphysique*, il s'écrie :

« O père céleste, j'ignore ce que tu nous réserves. Cette foi que tu ne nous permets pas d'effacer de nos cœurs est-elle une consolation que tu as ménagée pour nous rendre supportable notre destinée fragile ? Est-ce là une bienfaisante illusion que ta pitié a savamment combinée, ou bien un instinct profond, une révélation qui suffit à ceux qui en sont dignes ? Est-ce le désespoir qui a raison, et la vérité serait-elle triste ? Tu n'as pas voulu que ces doutes reçussent une claire réponse, afin que la foi au bien ne restât pas sans mérite et que la vertu ne fut pas un calcul. Une claire révélation eût assimilé l'âme noble à l'âme vulgaire ; l'évidence en parcelle matière eût été une atteinte à notre liberté ; c'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi... Sois béni pour ton mystère, béni pour t'être caché, béni pour avoir réservé la pleine liberté de nos cœurs ! »

(La suite prochainement)

SOCIÉTÉ DES AMIS-DES-ARTS

Le Salon de 1867 (Suite)

M. VAN-SCHENDEL... Un soir, M. Van-Schen-del (ce peintre au lampion) se tint à peu près ce langage... Mon ami, ta chandelle commence à s'user... on l'a vue à toutes les expositions... il serait temps, je crois, de chercher autre chose...

Et il se mit à réfléchir... Ah ! s'écria-t-il tout à coup, une idée lumineuse... le limbe de l'enfant Jésus : Voilà !... voilà !!

Et la Vierge Jésus lanterne (*Retour d'Égypte*) était créée.

L'enfant Jésus, remplaçant la chandelle ! est-ce assez joli ?

Voilà un mode d'éclairage économique tout à fait inusité, et qui fait voir sous une lueur nouvelle les œuvres de ce peintre.

Donc, M. Van-Schenkel a exposé au grand jour un tableau sans chandelle... C'est tout ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre inattendue.

Je crois qu'il est bon de rappeler à M. BAIL, que réputation oblige, car il paraît l'avoir oublié.

Sa *Tricoteuse*, et surtout sa *Scène de Carnaval* du dernier salon, faisaient espérer mieux pour cette année.

A part quelques trop rares exceptions, les œuvres de ce peintre se ressemblent toutes. Encore un *Intérieur de Cuisine*, avec la même table, les mêmes chaudrons et casseroles, le même poêle. A la fin, cette uniformité, devient fatigante. Ce n'est plus de l'art, c'est du métier.

Citons cependant les *Apprêts du Repas* et *A la Fenêtre*. Dans ces deux petits tableaux on retrouve un peu des qualités antérieures du peintre.

Mais à toutes les toiles qu'il a exposées cette année je préfère son portrait (50).

M. Bail possède un don d'observation qu'il a reproduit souvent avec un rare bonheur. Il joint à cela, une grande entente de la couleur, et de la lumière, une exécution large et une grande sûreté de touche.

En examinant attentivement, la *Boutique Moyen-Age* de M. CHATIGNY, j'ai été tout étonné de retrouver dans le personnage du marchand, celui du *Changeur*, de M. GAUTHIER, (son élève).

Que voulez-vous ? le maître et l'élève, s'étaient repassés (par économie sans doute) le même modèle.

Mais d'où sortait-il, ce brave modèle à double face ?

Il paraîtrait, qu'il ne serait autre... que le *Portier*, de M. Chatigny... et, si le lecteur veut bien se reporter à ce que j'ai dit précédemment du *Changeur*, de M. Gauthier il comprendra sans peine mon hilarité.

J'ai admiré sans restriction, au dernier salon, le *Faust et Marguerite*, de M. Chatigny.

Je ne puis en faire autant pour son nouveau tableau.

M. Chatigny aime les accouplements de tons impossibles. Son nouveau tableau, pour vouloir être trop original, manque de vérité.

C'est bizarre, étrange : on regarde, mais on est plus étonné que charmé.

Cette *Boutique Moyen-Age*, pêche surtout par une trop grande recherche des détails ; ce carrelage porcelaine suffirait à lui seul pour faire juger défavorablement l'œuvre. Son commis (Rivoire des Célestins sans doute) est par trop long, et quant à la femme, elle n'en finit plus.

Par contre, le marchand (ce fameux concierge) est beaucoup trop court.

Je sais bien que le plus beau portier du monde ne peut montrer... mais et l'imagination !...

Le portrait de M. B. (189), du même artiste, est beaucoup moins lèche, et, peut-être pour cela, mieux réussi.

Que M. Chatigny y prenne garde, je ne serais pas étonné de voir l'élève, M. Gauthier, dépasser le maître.

Parlerai-je de M. BARON (Stéphane), qui a enrichi le salon d'un fort... grand tableau.

Oh ! que le cadre est beau ! l'exécution en est magistrale, et vraiment mérite une mention honorable.

Mais aussi... donné par l'Empereur ! Je commence la description.

Des guirlandes de chênes et de lauriers s'entrelacent amoureuxment autour de cartouches Re-

naissance, et laissent apercevoir un tendre fond cannellé.

Pendant ce temps... un magnifique boudin doré court gracieusement autour du tableau, etc, Peinture large et vigoureuse.

Quel est le sujet ?
L'enfance de Jupiter, je crois.
Comme grande ordonnance et comme composition, c'est assez bien compris ; mais le dessin, M. Baron, ... ce malheureux dessin ?
Il ne suffit pas de faire grand pour faire bien.

En voulant trop varier les tons de chairs, vous en avez fait d'impossibles : témoin le petit homme violet du fond.

Les académies d'hommes sont mal campées et manquent de caractères, et les académies de femmes sont triviales au possible. Et puis, le petit *Jupin* du milieu a l'air de s'être débarbouillé dans un pot de confiture.

Arthur de Graviillon n'a exposé aucun quatrain cette année ; si on enlève tous les éléments comiques, qu'est-ce qu'il nous dédommagera ?

Ce quatrains faisait bien dans... le fond, il remplaçait avantageusement le *rébus* d'un journal illustré.

J'aurais classé le *bouillant Arthur* parmi les peintres de genre.

Remarquons, en passant, *Un Déjeûner de Cigales*, de M. MARGHAUX ; une petite pochade, *le Loup et l'Agneau*, de M. DUWÉE.

J'aime beaucoup le *Terre-Neuve* de M. MELIN ; pourtant je lui préfère, comme vérité, le *Petit Épagneul*, de M^{me} DE LA PORTE.

Je constate l'absence de M. GUY, et j'arrive aux portraits.

PORTRAITS. — Ce genre de peinture présente des difficultés particulières et demande des aptitudes spéciales.

La ressemblance d'un portrait ne consiste pas toujours dans la reproduction exacte des lignes et des tons multiples qui composent la figure.

Il faut encore que l'artiste saisisse au passage, au vol même, cette expression fugitive, ce masque si mobile, ce rien, ce tout, qu'on appelle la physionomie.

Je cite, tout de suite, sans hésiter, comme le plus beau du Salon, le portrait qu'a exposé M. BOURSON (P.-J. Proudhon).

C'est admirable de dessin, de couleur et de style.

Dans cette tête si expressive, si exubérante d'intelligence, on retrouve le penseur, le grand philosophe, le lutteur socialiste qui a passionné notre pays.

Quant au portrait signé Hippolyte FLANDRIN (317), je me disais : si le maître vivait encore, il n'aurait pas permis qu'on exposât ce pâle échantillon de sa première manière.

C'est jaune, froid, rien enfin dans cette tête, des qualités qui, plus tard, devaient faire briller d'un si vif éclat, comme portraitiste, le grand peintre lyonnais. Et voilà que j'apprends que le tableau, fait depuis plus de 20 ans, ne serait pas du maître, mais de son frère Auguste. Paul y aurait aussi travaillé, et Hippolyte se serait contenté d'y mettre une touche.

Il est vrai que M. E. Jouve a su reconnaître « qu'une pareille étude, déjà ancienne, faisait pressentir le grand peintre qui devait accomplir plus tard le chef-d'œuvre du portrait de l'Empereur ».

Nous nous étions dit bien des fois que M. Jouve et son spirituel journal le *Courrier de Lyon* étaient le phénix de la perpécité !

M. DANGUIN (professeur au Palais-des-Arts) n'a exposé que deux portraits, dont une tête d'étude remarquable. Le front surtout est splendide de couleur. Il y a de l'intelligence dans cette tête, un peu trop éclairée par en haut, et aussi trop prise par le détail.

Je m'étonne que M. Danguin se soit laissé aller à ce petit défaut, lui qui recommandait tant à ses élèves la grande ligne et les grandes masses.

M. Danguin est surtout un graveur remarquable avant d'être un peintre distingué, et si l'artiste ne produit pas davantage, il faut s'en prendre au professeur qui se consacre et se dévoue entièrement à ses élèves.

Deux de ces derniers, MM. CHAUDIER et BÉRRARD, ont exposés chacun un beau portrait.

Quel excellent professeur que M. GUICHARD ! Il aime ses élèves ; ceux-ci, à coup sûr, le lui rendent bien ; mais c'est, en outre, un véritable artiste.

Je place ce peintre au premier rang parmi les coloristes de notre époque.

Seulement (il y a un seulement, hélas !), pourquoi ce laisser-aller, cette négligence de dessin ? Le don du génie se révèle, il est vrai, dans le sentiment et la couleur, mais on ne peut être complètement artiste qu'en étant dessinateur.

Pourtant, ce défaut est moins sensible cette année que les précédentes. Est-ce parce que M. Guichard a choisi un sujet très-simple de lignes ?

Son tableau représente un *Jeune Enfant* se livrant aux douceurs du *far niente*.

Ce torse d'enfant a fourni au peintre l'occasion d'étaler une fois de plus les richesses de sa merveilleuse palette.

Il est impossible d'obtenir des tons plus frais, des chairs plus transparentes et plus vraies. Mais c'est plutôt un sujet d'étude qu'un tableau.

(Les coloristes ne se résoudront jamais à effacer une partie heureuse de leurs toiles, parce qu'elle sera mal dessinée. Aussi faut-il que leurs tableaux soient vus dans d'excellentes conditions de lumière, autrement l'effet se trouve faussé, la couleur disparaît... mais la ligne reste.)

M. CHAINE (professeur au Palais-des-Arts) est un peintre de figure, et, naturellement, il nous a donné... un paysage.

Dans ce paysage, il y a une femme vue de dos.

(Le livret indique *Narcisse*). Y aurait-il un *Narcisse* femme ?

Pourquoi M. Chaine ne peut-il peindre les femmes, ou les *Narcisse*, que vus de dos ? Est-ce une monomanie ? Je me l demande.

En tous cas... ce qu'il en fait voir (desa femme callipyge) ne donne pas au public... comment dirai-je... le désir artistique de la voir se retourner. Non, M. Chaine (professeur au Palais-des-Arts) est un peintre sévère, et s'il prend les choses du mauvais côté, c'est qu'il aime mieux sacrifier son talent (et cela se voit) que d'exposer des nudités... féminines.

Essayons de parler de l'École impériale des Beaux-Arts.

Je dis : essayons, parce qu'aujourd'hui, on ne se douterait guère que cette école existe.

Où sont les jeunes talents qui la représentent actuellement ?

Pourtant, elle eut ses jours de grandeur. Elle a des noms illustres dans son histoire. Flandrin, Bertrand, Danguin, Lehmann, et bien d'autres que j'oublie.

Chaque année, on entendait parler de l'École de Lyon, soit par une œuvre remarquable, soit par un prix de Rome.

M. Bonnefond, aidé de M. Vibert (des maîtres) avaient élevé notre École au premier rang.

Il sont morts.
Depuis, l'École a été s'affaiblissant tous les jours : où s'arrêtera-t-elle ?

Cependant, nous avons quelques bons professeurs, et MM. Danguin (un élève de Vibert), Guichard et Reignier sont à la hauteur de leur tâche.

Les éléments ne manquent point : 250 élèves se pressent chaque année aux différents cours.

Que manque-t-il donc ?

Une direction.

Je ne saurais trop le répéter.

Dans les arts : être soi-même, c'est déjà être quelque chose, et nos jeunes artistes, qui décidément ont une tendance pour l'école réaliste, copient trop servilement le savoir-faire de leur grand-prêtre M. Courbet.

Exemple : la *Scène de Bal* (707) et le *Tigre* (706), de M. SICARD (Nicolas).

Dans quel but M. Sicard a-t-il peint ce *tigre* devant une panthère.

Pour un salon ?... non.

Pour... une ménagerie (je ne crois pas), et à moins que ce ne soit pour une descente de lit,.... je ne vois pas trop....

Pourtant, une fois le sujet admis, il faut reconnaître que c'est très-bien dessiné et assez grassement peint.

Quant à sa *Scène de Bal*, M. Sicard s'est trop inspiré de M. Monnet qui, l'année dernière, a donné un tableau semblable.

(M. Sicard est un élève de M. Danguin.)

M. SERVANT (également élève de M. Danguin), a exposé un *Giotto*, peint très-consciencieusement : on ne saurait trop encourager l'étude sérieuse du nu....

PAYSAGES. — Arrivons aux paysages.

Je m'aperçois avec stupéfaction que le livret annonce une *toile* signée COROT.

Je ne m'en serais jamais douté.

Après une minutieuse recherche, d'abord infructueuse, j'ai fini par découvrir que la toile signée Corot portait le numéro 226.

Il n'y a qu'un paysagiste en France, s'est écrié Veuillot, c'est Corot.

Si ce critique *parfumeur* eût vu la toile en question, je suis persuadé qu'il ne l'aurait plus tenu en pareille *odeur de sainteté*, et qui sait, il l'aurait peut-être rayé du *nombre* ?

Il y a des juges à Lyon comme à Paris.

M. Corot a tort, selon moi, de faire voyager les toiles de sa première manière... qui rappellent de loin celles de M. Aligny.

Ah ! à propos. M. Aligny (ce paysagiste du passé) est décidément guéri de l'envie de *racrocher* une de ses toiles à notre Salon.

Tant pis.

J'ai hâte d'arriver à la *Maison déserte*, de M. BLANC-FONTAINE.

Il y a pourtant peu de chose dans cette petite toile : une mesure, un arbre et un chien, voilà tout.

Voilà tout, et je passe des heures entières devant ce tableau sans me lasser, sans avoir même conscience de la durée du temps.

Quel est le drame qui a passé par là ?

Un malheur sans doute.

On est parti précipitamment... car on a oublié un ami, le compagnon fidèle, le garde vigilant.

Le chien de la maison.

Il est là, seul maintenant, devant cette maison abandonnée, l'œil inquiet, l'oreille tendue au moindre bruit ; il aboie lugubrement.

Un présage de mort, peut-être.

Il n'y a pas jusqu'à la nature elle-même qui ne semble s'associer aux lamentations du pauvre animal.

Voyez ce ciel sombre, cet arbre à moitié mort, qui penche tristement ses branches comme un saule pleureur.

Quelle poésie, quel charme indescriptible ! on est ému, *empoigné*.

Et cependant, quelle habileté, quelle sobriété d'effet !

JULES SÉVÈRE.

(La suite prochainement.)
N. B. — Hier encore, en s'arrêtant devant le remarquable portrait au crayon de M. JULIEN, tous les amateurs parlaient de l'avenir réservé à ce jeune talent. Aujourd'hui, une couronne d'immortelles entourée d'un crêpe noir est attachée au tableau.

M. Jullien, élève de M. Vibert, est mort.... dans sa vingt-sixième année.

J. S.

THÉÂTRES DE LYON

Il n'est pas facile aujourd'hui de dire la vérité impunément. De quel côté qu'il se tourne, le critique qui veut rester impartial, est sûr de voir pointer sur lui les canons rayés des partis extrêmes.

Jusqu'ici je n'avais eu à subir de récriminations que de la part de la direction ; aujourd'hui, c'est un monsieur Poncif ou Poussif, je ne sais au juste, sa lettre était si mal écrite, — qui m'accuse de trahir la bonne cause. Tout cela, parce que je me suis permis de mêler ma faible voix au concert d'éloges qui a salué l'avènement de l'immortel et dernier chef-d'œuvre du maître que ses contemporains eux-mêmes ont placé au niveau de Mozart et de Beethoven.

Il faudrait, j'imagine, pour plaire à ce monsieur, nier l'évidence. Ma critique n'a jamais eu pour but de dénigrer tel homme ou de saper telle direction. Elle n'a pas d'autre prétention que d'être sincère, et tous les Poncif du monde n'y changeront rien.

Je ne reviendrai pas sur les éloges que j'ai donnés à la direction pour le soin tout particulier avec lequel elle a monté l'*Africaine*, ils étaient mérités ; mais je ne saurais passer sous silence certains faits qui méritent d'être écartés.

M. D'Herblay a monté depuis quelques mois un certain nombre de pièces littéraires ; aucune d'elles n'a atteint le chiffre de cinq représentations. La cause n'en est pas tout entière dans l'abaissement du goût public, et, chose étrange, la direction n'est pas étrangère à ces insuccès. Non contente de ne pas employer la réclame, elle prend soin de faire coïncider les premières représentations avec les solennités musicales.

Il est peut-être habile, à un certain point de vue, de se jouer des gens de goût, tout en paraissant prendre à tâche de les satisfaire, mais la direction est loin de servir ainsi ses intérêts.

Voilà plusieurs fois déjà que le même fait se produit. S'il m'était loisible de dévoiler ici certains petits secrets de coulisses, je pourrais vous en donner la raison ; mais trop parler nuit.

L'affiche annonce *Maison neuve*.

Sous le prétexte spécieux de mettre en relief le talent de M^{lle} Fargueil, — ce dont elle n'avait nullement besoin, — M. Sardou l'expose à une tournée des moins agréables. Le public provincial, celui des grandes villes surtout, n'est rien moins que disposé à se laisser faire la loi par un homme, cet homme fût-il père de Fanfan Benoit et notable commerçant dramatique. Lyon doit donner le branle ; une cabale, qu'on ne prend même pas la peine de tenir secrète, s'organise en ce moment. Non, bien entendu, contre l'artiste, dont le seul tort est de paraître en scène dans d'aussi injustes conditions, mais contre l'auteur et ses œuvres.

La note qui nous a été adressée en fait foi. Nous n'approuvons pas la cabale, mais qu'elle soit pour M. D'Herblay un avis salutaire.

Dimanche prochain, seulement, je commencerai la critique de détail de l'*Africaine*, si, ce que j'espère, je suis alors suffisamment identifié avec cette œuvre grandiose. A l'encontre des grands mélodistes italiens, Meyerbeer ne laissait que peu de place à la folle du logis ; tout est réglé dans ses ouvrages, chaque note a sa place marquée, sa raison d'être. En général, il ne tire qu'un seul motif de ses plus brillantes inspirations, bien loin de les épouser, de leur faire, comme Rossini, exsuder la dernière goutte de leur suc avant de les abandonner.

Chaque morceau de l'auteur des *Huguenots* ressemble à un bijou richement ouvragé et finement ciselé ; le motif principal, — le trait de génie, — c'est le diamant qui brille au milieu du caneau ou du bracelet ; mais l'ornementation qui l'entoure est si grande, la monture du joyau est faite avec tant d'art, d'un ciseau tellement délicat, qu'on ne sait lequel admirer davantage des facettes éblouissantes ou du travail de l'orfèvre.

A première vue, cela charme, mais surprend. Ce n'est qu'après un moment d'attention que mille détails apparaissent à vos yeux surpris ; de même, il faut de nombreuses auditions pour comprendre Meyerbeer et apprécier les immenses richesses que renferment ses partitions.

Il me faut nécessairement revenir aujourd'hui sur l'interprétation pour compléter mes premières appréciations. L'ensemble, — chose rare, — a été bon, sauf quelques hésitations des chœurs au quatrième acte et dans le début de la prière du troisième. Le nombre des choristes hommes avait été doublé ou à peu près ; et je constate l'effet produit par cette adjonction. Pourquoi la direction n'a-t-elle pas jugé à propos d'agir de même pour les chœurs féminins, dont la pauvreté se fait si souvent sentir ? Quand donc se décidera-t-on à doter la seconde ville de France d'un Conservatoire capable de fournir au Théâtre-impérial des choristes, des chanteurs et des instrumentistes ? Je reviendrai bientôt sur ce sujet important.

L'orchestre, sauf quelques légères anicroches, a marché admirablement. Sous la direction d'un chef beaucoup plus habile que ne le pensent quelques-uns, il arriverait bien vite à la perfection sans les défaillances de quelques solistes.

MM. Chautel, Ervard et Wilmann sont, je n'en doute pas, d'excellents musiciens, mais le public a souvent à se plaindre d'eux comme exécutants, et ce n'est pas sans raison qu'on disait, il y a quelques jours, que tel qui occupait un second pupitre brillerait mieux au premier que son chef d'emploi.

Je dois ici des remerciements sincères et spéciaux à M. Luigin pour la peine qu'il a prise à mener à bien l'exécution de l'*Africaine*.

Le Théâtre des Variétés ouvrira cette semaine ses portes, après une longue fermeture, interrompue seulement de temps à autre par les représentations de M. Bartholy. C'est M. Blancherot qui en prend la direction pour trois mois, avec promesse de renouveler pour trois ans si le succès répond à son attente. On doit espérer beaucoup de M. Blancherot, qui a déjà fait ses preuves. Les propriétaires de ce théâtre ont réclamé avec raison contre la qualification donnée par nous à leur salle. Le Théâtre des Variétés n'est pas un petit théâtre ; aussi ai-je promis à M. Tavernier, tout en laissant à mon ami Saint-Urbain l'appréciation des artistes, de consacrer autant de place aux pièces nouvelles qu'il montera qu'à celles des théâtres subventionnés.

ALFRED DEBEAUCY.

LES PETITS THÉÂTRES

CERCLE-DES-FAMILLES. — Dimanche dernier, les spectateurs étaient heureux au Cercle-des-Familles : ils ont digéré quatre comédies en un acte et des intermèdes de chant, sans se sentir fatigués, au contraire.

La spirituelle comédie : M^{lle} Dangeville, a été jouée avec un entrain surprenant de la part d'artistes aussi jeunes. M^{lle} Rose, qui ne s'était montrée que dans des rôles subalternes, et dont je ne pouvais soupçonner le talent, m'a émerveillé dans son quadruple rôle de M^{lle} Dangeville, de la marquise, de Jacquot et de la petite chinoise Tchinka. Et M. Chatouillet, dans le rôle difficile du vieux professeur, a montré plus de talent qu'on n'en rencontre souvent aux Célestins. Enfin, jusqu'à M. Laneyrie (l'abbé Pellegrin) qui a voulu s'acquiescer convenablement de son rôle, et je le constate avec d'autant plus de plaisir que je n'avais pas eu précisément l'occasion de lui adresser des éloges jusqu'à ce jour.

Deux romances ont été chantées par M^{me} Pascal, ex-artiste des théâtres de Lyon (disait l'affiche).

La première a été écoutée assez froidement, la seconde a provoqué des applaudissements. L'organe de cette artiste a de l'ampleur et il n'est point désagréable, mais elle était visiblement émue. D'ailleurs la romance m'a semblé peu dans ses moyens, un grand air d'opéra lui aurait mieux convenu. Et dire que ce sont ceux qui cultivent l'opéra qui devraient chanter la romance, et, réciproquement, ceux qui se contentent de la romance devraient s'élever jusqu'à l'opéra.

Avant de terminer, je tiens à féliciter M. Perret de la physionomie grotesquement comique qu'il a donnée au personnage de Colifichet dans le *Potager de Colifichet*.

J'ai remarqué dans cette même pièce une jolie jeune fille à l'œil rêveur, M^{lle} Francine ; nous aurons avant peu le plaisir de la revoir dans un rôle plus important. Je l'attends ce soir dans les *Blagueurs*, de M. Victor Chauvet.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — M. Dolbeau ne néglige aucun moyen pour allécher son public.

Après l'exhibition du répertoire Sardou, c'est la reprise des grands drames populaires, puis les spectacles-bals, puis les représentations offertes aux dames.

Cette dernière combinaison, importée dans nos murs par M. Raphaël Félix, de bruyante mémoire, et qui concilie à la fois les exigences de la galanterie et de la recette, paraît être peu goûtée de son successeur et ami, M. D'Herblay. Il préfère, en cela comme en beaucoup d'autres choses, laisser les petits théâtres donner l'exemple de l'initiative. M. D'Herblay aime les sentiers battus.

La représentation de lundi (offerte aux dames naturellement) comprenait, outre deux comédies, les *Orphélins du pont Notre-Dame*, grand drame historique en 5 actes.

Cette pièce a été jouée, par l'élite de la troupe, avec un ensemble très-satisfaisant.

M. Billenaz (Vincent de Paul) a été chaleureusement applaudi, c'était justice ; M. Teysère (de Varannes) a empoigné le public par son jeu mâle et vigoureux ; M. Dornay (de Courcelles) par sa belle humeur.

Les autres rôles, moins importants, ont été convenablement tenus par MM. Francisque, A. Mizon et Vauché.

M. Chevalier et M^{lle} Antonine (les enfants trouvés) ont été touchants de grâce : M^{me} Fiot (Catherine) a joué avec son talent habituel ; M^{lle} Blanche (comtesse de Saint-Gérard) a eu de beaux accents ; enfin, M^{me} Renard (sœur Agnès), une toute jeune et fort jolie artiste, a interprété son rôle d'une façon ravissante. Aussi, permettez-moi, *ma sœur*, (quitte à effaroucher votre modestie), de vous en faire mon sincère compliment.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — N'a pas encore de troupe régulière, mais la troupe nomade de M. Bartholy y a donné une représentation extraordinaire dimanche dernier. Je n'ai pu y assister, et mon collaborateur et ami, M. Alfred Debeaucy, plus heureux que moi pourra vous parler de cette solennité dramatique.

GYMNASE. — Un anonyme *bienveillant*, qui se dit, en outre, *lecteur assidu du Réveil*, m'écrit pour me faire remarquer, combien mes prévisions se sont peu réalisées, à l'endroit de ce théâtre.

C'est juste, monsieur le *lecteur assidu*, j'ai manqué complètement de nez, mais, que voulez-vous ? Pour être *chroniqueur* je n'en suis pas moins homme ! c'est-à-dire sujet à l'erreur.

Au surplus, si la profondeur de cet alexandrin ne me lavait complètement à vos yeux, de mon crime de lèse-divination, je vous prierais de vous souvenir, qu'un proverbe beaucoup plus vieux que vous (du moins, je le suppose,) et que moi, a dit avec raison : « Nul n'est prophète dans son pays. »

Je n'ajouterai rien de plus à ma défense.

ALCAZAR. — Samedi prochain, onzième bal masqué de la saison.

A l'issue de ce bal Jandard déposera son bâton de commandement, entre les mains de Lamotte, le grand, l'illustre, l'entraînant Lamotte.

Mais si nous avons envie de saluer le maître parisien, qui arrive, nous désirons encore plus féliciter le compatriote habile et aimé qui se retire à l'ombre de ses lauriers. Débardeurs, bêtés et pierrots, vous disent gracieusement merci, et au prochain carnaval !

Le dernier bal semblable à ses aînés, a été fort brillant, au moins par le nombre, 4,000 personnes de tout âge et de toute condition y assistaient.

Le sexe barbu y dominait, suivant l'usage, mais à une faible majorité.

Le sexe faible était représenté par des échantillons de toutes nuances, pour la plupart costumés avec goût, quelques-uns avec richesse, mais tous, oui tous ! (au besoin je le prouverai) aussi gracieux... qu'affamés.

On s'est tremoussé jusqu'au petit jour. Puis chacun est rentré, qui chez soi, seul et à pied (le misanthrope !), qui dans nos cabarets à la mode, et au bras d'une gloutonne créature (l'heureux du siècle !), mais combien y en a-t-il qui n'ont pas été accompagnés ?

Ah ! pourquoi n'avons nous pas tous 25,000 livres de rente.... Elles se le demandent !...

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée, Regard, rue Tupin, 31.